

Chez Fabien

Ulysse Hubert

Numéro 8, 2008

Dépanneurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2483ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

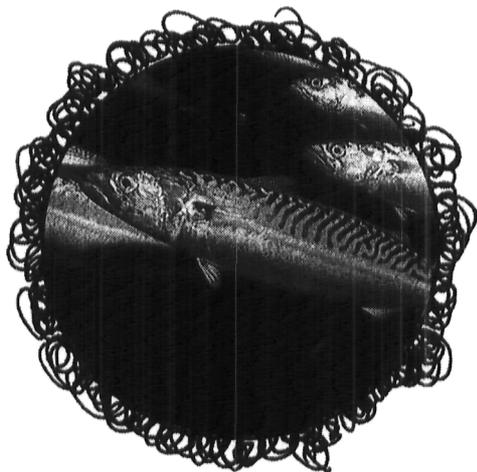
1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hubert, U. (2008). Chez Fabien. *Biscuit Chinois*, (8), 84–91.



Ulysse Hubert

Le docteur Bruce Banner, grâce aux rayons gamma, c'est vraiment curieux, devient l'incroyable Ulysse. Il peut faire aisément trembler toute la ville, lui qui en d'autres temps est si tranquille, c'est l'incroyable Ulysse.

chez Fabien

Ce matin-là, c'est Martin qui est arrivé le premier chez Fabien. Tellement j'allais vite et un petit peu aussi à cause du vent, la serviette que j'avais enroulée autour du cou est tombée dans le gravail en face du garage chez Alec à Médée, et il a fallu que je débarque de mon BMX pour aller la ramasser. Martin, qui avait l'habitude de descendre le chemin de la Pointe-Basse à vitesse tortue, comme sur la tondeuse de son père, en a profité pour me dépasser en me narguant au passage. Quand je suis arrivé chez Fabien, son bicycle était déjà effoïré tout croche dans le parking, la roue d'en avant tournait encore. À travers la vitre, j'ai vu qu'il changeait la vraie piasse en papier qu'il avait arrachée à sa mère pour des 25 cents. Je suis entré, Benoit à Fabien m'a salué de sa main à trois doigts et j'ai filé du côté des machines à boules. La légende raconte qu'il aurait eu la main prise dans les cordages alors qu'il était à la pêche et qu'il aurait garroché son gant à la mer avec deux de ses doigts restés dedans, celui pour le nez et l'autre pour le fuck you, en maudissant la moitié du Nouveau Testament. Toujours est-il que Martin, le chanceux, avait commencé sa journée avec *Centipede*, et moi, qui n'avais pas un rond,

je devais me résigner à pousser la blanche sur le tapis vert avec une baguette croche, en attendant que le mille-pattes ait le dessus sur lui.

En sortant de chez Fabien, j'ai capté quelques bribes d'une conversation entre Benoit et un homme accoudé au comptoir, un pêcheur, dont le bateau était toujours amarré au bout du quai, près des dolos, portant la moustache bien taillée à la façon des chanteurs country et une casquette d'Irving graisseuse pour camoufler l'étendue de son front. Ils parlaient de « La Fourchette », un jeune de notre âge arrivé récemment aux Îles, directement de la grand ville, qu'on avait surnommé ainsi après qu'il ait été pris sur le fait à piquer du chocolat chez Fabien. Aux Îles, ça ne se fait pas. On peut battre sa femme sans trop de représailles, mais on ne vole pas un Cherry Blossom sans s'exposer à une impitoyable sentence populaire. Nous aussi, on avait fini par l'haïr pour vrai, juste pour suivre le courant, aussi pernicieux qu'en dessous du pont de la pointe.

— Si je le vois, j'y étarque mon poing su' la gueule.

C'est moi qui avais dit ça, même si la phrase aurait mieux collé dans la bouche de Martin que dans la mienne.

On a repris nos bicycles, le pad caché sous nos serviettes colorées, on a descendu le chemin du quai à la recherche de bouteilles vides et accessoirement d'amis avec qui passer cette autre journée d'été. Personne n'était dupe, arriver les premiers au quai équivalait, à notre échelle, à une augmentation de salaire spectaculaire. On connaissait nos *spots*, on savait qu'il n'y avait jamais grand-chose autour des boucaneries à l'abandon et de la *shop* de bateau, où ça sentait la fibre de verre en permanence, mais qu'il en était autrement aux alentours du petit entrepôt, où traînait du grément de pêche, le long des trois parties du quai, parfois même dans

les bateaux, et surtout près des dolos, où les plus vieux, qui avaient presque une moustache, commençaient à boire en cachette. Ce matin-là, la récolte a été bonne, tellement qu'il n'était pas possible de remonter chez Fabien en chauffant notre bicycle à une main. On a laissé nos BMX sur le petit quai près du slip et les bras pleins, on est allés à pied, farauds comme des nouveaux riches, en remerciant les pêcheurs de boire de la O'Keefe avec une telle constance. Parce qu'un pêcheur, ça pêche, mais quand ça ne pêche pas, ça placote et ça boit de la bière en cibole.

On n'avait pas tout à fait deux piasses et demie, mais c'était suffisant pour qu'on s'achète chacun un chip et une liqueur et qu'il nous en reste un peu pour jouer aux machines à boules à la fin de la journée, quand on serait écœurés de se baigner. Martin a pris un chip au ketchup avec une orangeade et moi des juliennes à saveur d'*hickory*, même si je ne savais pas ce que c'était que du *hickory*, avec un crème soda Snow White parce que c'était la plus belle bouteille. On voulait garder notre lunch pour l'après-midi, mais on a quand même ouvert nos chips en redescendant au quai, tout excités de découvrir quel lutteur se cachait dans le fond du sac. J'ai trouvé le premier la petite carte d'un pouce carré dans son enveloppe de plastique. Merde, c'était Bam Bam Bigelow. Je ne l'avais pas, mais je ne l'aimais pas du tout, pas juste parce qu'il était gros et laid avec son tatouage sur le crâne, mais surtout parce que son *suit* avec des flammes ne me faisait aucun effet. Martin avait eu le temps de trouver le sien, mais il y avait tellement de poudre rouge de ketchup dessus qu'on ne voyait pas qui c'était. Il l'a léché d'une manière peu gracieuse et j'ai tout de suite reconnu Coco Beware, mon préféré. Avant même qu'il l'ouvre s'est enclenchée une petite négociation.

— Me le donnes-tu ?

— Non.

— Come on.

— Non.

— Mais tu l'as déjà deux fois.

— Pis...

— Je te donne Bam Bam Bigelow.

— Je le veux pas.

— Tu l'as même pas.

— Pis...

— Bam Bam Bigelow plus Jake the Snake.

— Non, je le garde.

— Va chier.

— Ta gueule.

Ça finissait toujours à peu près comme ça. Des fois on se faisait des prises de lutte et on se tapochait un peu.

En revenant au quai, on a remarqué deux choses. Quasiment tout le monde était arrivé et un vieux Ford 250 rouge était passé sur la roue arrière du bicycle à Martin. Dans ma tête, je riais un peu. Il avait juste à m'échanger Coco Beware. Martin a failli pleurer en regardant sa roue en forme de Pringle, surtout que le gars qui avait le truck a trouvé ça comique.

— Calvaire, je l'ai pas manqué, hein ? Faites attention, les jeunes, laissez pas traîner vos affaires, le quai est pas large ici, qu'il a dit sans s'excuser.

On a commencé à donner des coups de pieds dans la roue déjà défaite et quand Martin a retrouvé le sourire, on est allés rejoindre les autres. Mes frères étaient là, les Arseneau, Pierre-Paul et son cousin, David, Sébastien, Jonathan et Pascal, qui avait appris de son frère, celui qui nous jetait à l'eau quand on était tranquilles et secs, à faire chier tout le monde. Personne ne s'était encore saucé, ça parlait de la game de balle-molle, du disque de Maiden ou des boules de Samantha Fox, ça se contait des jokes de Newfies et certains avaient fait la tournée pour trouver les bouteilles qui avaient échappé à notre radar. Leurs maigres récoltes étaient échouées à côté de leur serviette.

— Le-dernier-à-l'eau-c't'une-tapeeette ! a lancé quelqu'un.

En une fraction de seconde, tout le monde s'est déshabillé et en moins de deux, une horde de ti-counes en Speedo remuait les eaux huileuses du quai de la Pointe-Basse. Il y en a qui ont sauté ou plongé directement du quai, d'autres de la cabine des bateaux, le reste a couru sur le slip en faisant attention de ne pas se prendre les orteils entre les vieux *beams* de bois. L'eau était chaude pour un début juillet, on y retrouvait l'odeur familière du goémon, de l'arbutarde et du diesel.

La journée s'est passée comme bien des journées d'été. On jouait à la cachette, se réfugiant dans les bateaux restés à quai, dans les boîtes de pick-up, dans l'eau entre les bateaux. On avait même trouvé le moyen d'aller en dessous du quai, en passant dans l'eau du côté de la jetée. C'était de loin la meilleure cachette. On jouait aussi au commando, un jeu de suiveux où, à tour de rôle, on devait exécuter ce que le premier, souvent le moins réfléchi, avait le guts de faire. Ça nous poussait à faire des choses aussi bêtes

que de plonger du quai dans un pied et demi d'eau, passer sous les bateaux, plonger dans un enchevêtrement de cordages qui nous râpait la peau ou nous jeter à l'eau avec un vieux bicycle pu de chaîne. Des fois, on nageait jusqu'à la pompe à sable, une drôle de machine flottante qui maintenait une profondeur acceptable dans le havre. Une fois rendus dessus, on se jetait à l'eau trois, quatre fois, on se demandait ce qu'on faisait là et on revenait sur la rive. À travers ce beau programme d'activités qui traduisait une insouciance toute juvénile, on se fouettait le derrière des jambes avec nos serviettes dont on trempait le bout dans l'eau salée et on faisait sans cesse l'aller-retour entre le quai et chez Fabien, pour s'acheter des cochonneries ou regarder les autres s'acheter des cochonneries en espérant qu'ils partageaient. À la fin de la journée, quand on était fatigués et qu'on avait les cheveux pleins de sel, on voyait revenir un à un les pêcheurs de homard partis aux petites heures. C'était pour nous le dernier espoir de gonfler notre budget de bouteilles vides, pour aller jouer au pool ou aux machines à boules chez Fabien.

Martin et moi étions les derniers à remonter chez Fabien. Il ramenait son BMX en le faisant rouler sur la roue d'en avant et je l'accompagnais en m'efforçant de pédaler le moins vite possible. Soudain, j'ai entendu :

— Ah ben calice, La Fourchette !

Je savais trop bien ce qu'il était en train de me dire. Si je ne lui donnais pas une raclée, il s'en occuperait et il ne se gênerait pas pour me traiter de tous les noms et m'humilier devant les autres une fois rendu chez Fabien. On a laissé nos bécanes tomber dans le canal et on est partis à courir après La Fourchette. Il ne s'est pas sauvé bien loin, on l'a rattrapé juste en face de la boucanerie. J'étais stressé,

je me sentais comme un cul-de-jatte à une compétition de saut en hauteur. Mais je me suis jeté sur lui quand même, je l'ai agrippé par le t-shirt et on a commencé à se tirailler. Martin criait comme un goéland fou en répétant des « enweille, ostie », comme si je rentrais au marbre en neuvième manche. J'ai planté La Fourchette au sol et me suis installé sur lui, les deux genoux sur ses bras. Il était cuit. Martin était rendu rouge vin et rajoutait des « crisse-z-y ton poing su' la gueule » à ses « enweille, ostie ». J'ai levé mon bras dans les airs et, en arrière plan, juste au-dessus de mon coude, une grosse Oldsmobile est apparue dans mon champ de vision. C'était Fabien lui-même, qui s'est écrié :

— Qu'est-ce tu fais là ?

La question a résonné dans ma tête comme un coup de hockey sur le casque. Maudite bonne question. Qu'est-ce que j'étais en train de faire là ? Fabien avait raison. Je me suis relevé en silence, pas fier du tout. La Fourchette a piqué une course. Martin était furieux.

— Calice, pourquoi tu y as pas crissé ton poing su' la gueule ?

— Va chier.

— ...

— Pis ta gueule.